

Langage ou énigme éthique ?

A propos d'une proposition douteuse de Wittgenstein

Martin G. Laramée

(Consultant en Ethique, Laval)

Abstract :

Since its publication in 1921, the *Tractatus Logico-Philosophicus* of Ludwig Wittgenstein (1889-1951) has not ceased to intrigue anyone interested in the conditions of possibility and expression of religious language. This is especially the seventh and final proposal of the *Tractatus* that required our attention. Indeed, more than any other proposal of the *Tractatus*, this conclusion seems to contain a concise relentless criticism of mystical language and acknowledge the overwhelming emptiness: "What we can not speak, one must be silent." Can we speak of an excess? Expressed in an even more radical way : what can we say ?

ملخص

لم تنقطع الرسالة المنطقية - الفلسفية للودفيغ فيتجنشتاين منذ نشرها عام 1921 عن بث القلق في نفس كل واحد يهتم بدراسة شروط إمكان اللغة الدينية وشروط التعبير عنها. ولقد لفتت انتباهنا بصورة خاصة الشذرة السابعة والأخيرة من الرسالة. ويظهر فعلا أن هذه القضية المقتضية تتضمن على نقد لا يرحم للغة الصوفية يفوق بكثير ما نجده في أية قضية أخرى في الرسالة وهو نقد ينسب الى هذه اللغة تفاهة يتعدّر كبحها: "ما لا يمكن قوله يجب إسكاته". هل يمكننا أن نتحدّث هنا عن شطط؟ و بعبارة أكثر راديكالية: فيما يمكن أن نتكلّم؟

Résumé :

Depuis sa publication en 1921, le *Tractatus logico-philosophicus* de Ludwig Wittgenstein (1889-1951) n'a pas cessé d'intriguer quiconque s'intéresse aux conditions de possibilité et d'expressivité du langage religieux. C'est surtout la septième et dernière proposition du *Tractatus* qui a retenu l'attention. En effet, plus que toute autre proposition du *Tractatus*, cette conclusion lapidaire semble renfermer une critique inexorable du langage mystique et en accuser l'insurmontable inanité: « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire »¹. Peut-on parler d'un excédent? Exprimé de façon encore plus radicale: de quoi peut-on parler?

¹ Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus suivi de Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, (Trad. Coll., Tel # 109, 1961, p. 107.

1- Le « monde » de Wittgenstein

Pour Wittgenstein, on peut parler du «monde»; «les limites de mon langage signifient les limites de mon propre monde»¹. Mais peut-on parler des limites mêmes du langage, et partant, des limites de mon propre monde? A quelles conditions est-il possible de parler de limite? Ou plutôt, dit de manière plus précise et aussi plus conforme sans doute aux intuitions mêmes de Wittgenstein: quelle position devrait-on occuper afin d'être en mesure d'envisager la question de la limite?

Cette question, la courte préface du *Tractatus* la situe dès le troisième paragraphe en rapport avec l'activité même de penser. Selon Wittgenstein, « pour tracer une limite à la pensée, nous devrions être capables de penser des deux côtés de cette limite ».

Or, ceci reviendrait à «penser ce qui ne peut être pensé». En effet, une limite dépassée est-elle encore une limite? Par ailleurs, tant et aussi longtemps qu'elle n'est pas dépassée, il est impossible de se situer aussi de l'«autre» côté de la limite. Il ne resterait au mieux que le fameux «passage à la limite», image bien pâle du «point zéro» en deçà duquel tout le *Tractatus* entreprend de déployer sa stratégie réflexive qui met en œuvre une méthode qualifiée de « méthode-zéro »².

Parler du monde, Wittgenstein en est convaincu, ce n'est aucunement parler de Dieu. En effet, «comment est le monde, voilà qui est absolument indifférent pour ce qui est plus élevé. Dieu ne se révèle pas dans le monde»³ Mais qu'est-ce donc que le monde? La toute première proposition du *Tractatus* offre une définition du monde dont la brièveté ne surprend pas moins que l'expression destinée à déterminer «l'essence» du monde. Cette expression retiendra ici toute l'attention pour diverses raisons qui tiennent tant à la difficulté de sa traduction qu'aux tentatives d'explication auxquelles on s'est cru obligé de la soumettre.

2- « Le monde est tout ce qui arrive »

D'entrée de jeu, le *Tractatus* établit que le monde est «le monde est tout ce qui arrive»⁴. Cette expression est, de soi, banale; elle utilise un terme bien «ordinaire», probablement beaucoup trop «ordinaire» pour bien des commentateurs qui ne se contentent justement pas toujours de la traduire telle quelle: tout ce qui est le cas, ou encore: tout ce qui arrive. L'expression «ce qui est le cas» («ce qui arrive»), ou seulement l'emploi du terme «cas», se retrouve dans dix propositions du *Tractatus* : deux autres fois dans des propositions «subordonnées» à la première proposition: «Car la totalité des faits détermine ce qui arrive et aussi ce dont il ne s'agit pas »⁵, « une chose peut être ce qui arrive ou ce dont il ne s'agit pas et tout le reste demeurer égal »⁶.

La deuxième des sept propositions centrales du *Tractatus* commence par l'expression qui retient ici notre attention; elle en fournit même la définition: « Ce qui arrive, le fait, est l'existence d'états de choses »⁷. L'expression se rencontre également dans la

¹ *Ibid.*, pp. 64 et 88, (T 5-6).

² *Ibid.*, p. 92, (T 6.121).

³ *Ibid.*, p. 104, (T 6.432).

⁴ *Ibid.*, p. 29, (T 1).

⁵ *Ibid.*, (T 1.12).

⁶ *Ibid.*, p. 29. (T 1.21).

⁷ *Ibid.*, (T 2)

détermination suivante de la substance: « La substance est ce qui existe indépendamment de ce qui arrive »¹.

Dans une proposition «subordonnée» concernant « l'essence de la notation » et qui se situe dans le voisinage de la troisième proposition centrale qui dit que « l'image logique des faits est une pensée », Wittgenstein a cette réflexion: « Nos notations ont, certes, quelque chose d'arbitraire, c'est *le fait que si* nous avons déterminé arbitrairement quelque chose, il doit alors s'agir de quelque chose d'autre».²

En la proposition 5.541, le terme « cas »³ apparaît dans la formulation d'un exemple tiré de formes propositionnelles utilisées en psychologie; il est alors question, comme on le voit en la proposition 5.542, que dans des propositions psychologiques de ce type, il ne s'agit pas de la «coordination d'un fait et d'un objet»⁴, mais au contraire de la «coordination de faits par la coordination de leurs objets». L'exemple est le suivant: «A croit que p est le cas», qu'on peut traduire aussi par: «A croit que p est ce qui arrive»⁵. En la proposition 5.5542, à propos de la question : « Pouvons-nous élaborer une forme signe sans savoir si quelque chose lui correspond? »⁶, Wittgenstein demande: « La question suivante a-t-elle un sens : Qu'est-ce qui doit *être* pour que quelque chose puisse être-le-cas (ou: être-ce-qui-arrive)?».

L'occurrence du terme «cas» («*Fall*») en la proposition 5.61 n'a rien de particulier, bien qu'elle survienne dans un contexte de propositions très importantes concernant les limites du monde :

La logique remplit le monde; les limites du monde sont aussi ses propres limites. Nous ne pouvons donc pas dire en logique: il y a telle et telle chose dans le monde, et pas telle autre chose. Car cela semblerait présupposer que nous excluons certaines possibilités, et cela ne peut être le cas [*und dies kann nicht der Fall sein*], puisqu'alors la logique devrait sortir des limites du monde, comme si elle était capable de considérer ces limites aussi de l'autre côté. Ce que nous ne pouvons penser, nous ne pouvons le penser; nous ne pouvons donc pas *dire* non plus ce que nous ne pouvons pas penser.⁷

L'expression «ce qui est le cas» ou «ce qui arrive» est également utilisée dans une des propositions du *Tractatus* qui ont été le plus souvent commentées, sans doute parce qu'il est question de « compréhension », de « vérité », et plus largement du «sens» d'une proposition à la manière dont l'affirme la proposition 4: «Une pensée est une proposition qui a un sens »⁸. Wittgenstein affirme en la proposition 4.024: « Comprendre une proposition, c'est savoir ce qui arrive si elle est vraie ».⁹

3- Des explications et leur critique

Dans son importante contribution au collectif *Ethique et pragmatique* publiée en 1987 par le Centre d'études humanistes de l'Université de Rome, Karl-Otto Apel rappelle que la proposition 4.024 n'a pas été bien comprise par la plupart des contemporains du jeune

¹ *Ibid.*, p. 32, (T 2.024).

² *Ibid.*, p. 44, (T 3.342).

³ *Ibid.*, p. 82.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 86.

⁷ *Ibid.*, p. 86.

⁸ *Ibid.*, p. 45.

⁹ *Ibid.*, p. 48.

Wittgenstein. Cette « thèse », comme il dit, a donné lieu à une « surinterprétation productive » qui soulève beaucoup plus de questions qu'elle n'en résout¹. Apel recense trois façons différentes de comprendre la proposition 4.024 qu'il résume chaque fois par le moyen d'une paraphrase de la proposition de Wittgenstein.

a) L'expérience

La première explicite le sens de la proposition 4.024 par le recours à l'expérience, comme si Wittgenstein avait écrit: « Comprendre une proposition, c'est savoir ce qui pourrait être expérimenté si elle était vraie ».

Tout important qu'il puisse être par ailleurs – pensons seulement à ce que Kant en dit dans l'introduction à la seconde édition de la première *Critique* - le recours à l'expérience ici non seulement manque d'à-propos mais fausse en outre la perspective même adoptée dans le *Tractatus*. En effet, la stratégie réflexive qui s'y déploie se situe toute entière pour ainsi dire en deçà du recours à l'expérience. La proposition 5.552 l'indique on ne peut plus clairement :

L'« expérience » (*Erfahrung*) dont nous avons besoin pour comprendre la logique n'est pas celle [qui nous apprend] que quelque chose se comporte de telle et telle manière, mais que quelque chose *est*: mais cela n'est justement *pas* une expérience.²

La logique est *préalable* à toute expérience - [qui nous apprend] que quelque chose est *tel*. Elle est préalable au Comment, mais pas au Quoi.

b) La vérification

Une autre manière d'expliciter le sens de la proposition 4.024 consiste à l'interpréter comme si Wittgenstein avait écrit: « Comprendre une proposition, c'est savoir à quelles conditions elle serait vérifiable ».

La troisième manière évoquée par Apel a trait elle aussi à la vérification. Sa formulation est plus brève, plus prégnante aussi, mais elle ne va probablement pas dans le sens de l'affirmation qu'elle prétend prendre en compte : La signification d'une proposition est la méthode de sa vérification.

c) En deçà de la vérification/falsification

Selon Apel, Wittgenstein fait abstraction en la proposition 4.024 du problème de la vérification/falsification et adopte en réalité une position voisine de celle de Gottlob Frege (1848-1925), mais aussi de celle de Bernhard Bolzano (1781-1848). Cette position comporte toutefois des difficultés d'ordre philosophique; on peut tout particulièrement s'en rendre compte chez Bolzano. Pour ce dernier, tout comme pour Thomas d'Aquin déjà bien avant lui, les « propositions en soi » peuvent être vraies ou fausses même indépendamment de l'existence de la connaissance humaine, et partant aussi de toute vérification/falsification.

Cette proposition ne peut avoir de sens qu'à la seule condition, présumée d'ailleurs comme allant de soi chez Thomas d'Aquin, que l'« intellect divin » qui crée le monde en le connaissant et le connaît en le créant, existe en tant que sujet de connaissance, et par

¹ K. O. Apel, « Sprachliche Bedeutung, Wahrheit und normative Gültigkeit. Die soziale Bindekraft der Rede im Lichte einer transzendentalen Sprachpragmatik », dans Marco M. Olivetti (dir.), *Etica e pragmatica*, Padoue, CEDAM, 1987, pp. 51-88.

² Wittgenstein, *op. cit.*, p. 84.

là même sujet de vérité. Sans cette condition, pour Apel, la « thèse » de Bolzano concernant la vérité ou la fausseté des « propositions en soi » même abstraction faite de l'existence de la connaissance humaine, serait le fruit d'une méprise : elle conduirait à hypostasier de manière platonisante un domaine d'entités - précisément les vraies et fausses « propositions en soi » - qui de toute manière, et pour des raisons méthodologiques d'utilité, peuvent fort bien être prises pour objets d'analyse par une sémantique logico-formelle faisant abstraction de la connaissance humaine.

La non-considération de la connaissance humaine ne doit donc pas conduire à présupposer l'existence d'un Dieu sujet de connaissance et donc de vérité, ou à hypostasier un domaine d'entités. Même si cette non-considération peut être comprise - et admise! - en tant qu'abstraction méthodique propre à la sémantique logique, il n'en demeure toutefois pas moins que la proposition à interpréter ici concerne, elle, explicitement et directement les conditions de possibilité de la compréhension d'une proposition. Comment cette interprétation peut-elle donc être encore possible si elle doit faire sémantiquement abstraction de la connaissance humaine ? Une réponse satisfaisante à cette question ne doit probablement pas se contenter de rappeler que le *Tractatus* se place en deçà également de toute approche psychologisante¹ puisqu'il n'y a pas de «sujet» pensant² et que « le sujet n'appartient pas au monde mais est une limite du monde »³.

Dans sa discussion autour de la proposition 4.024, Apel perd finalement de vue que cette affirmation du *Tractatus* a trait précisément à la compréhension d'une proposition. Ce qui le préoccupe surtout, c'est d'affirmer qu'en philosophie, une connaissance vraie de la réalité est en principe possible et aussi toujours déjà réelle, pour peu qu'on ne veuille pas se contenter de ne faire que de la sémantique logique. Celle-ci doit donc être dépassée, et les conditions de ce dépassement constituent selon Apel « le point de départ critique d'une pragmatique transcendantale du langage, ou sémiotique transcendantale ».

4- Dire et montrer

En quoi l'expression « ce qui arrive », également utilisée en la proposition 4.024, permet-elle d'opérer ce dépassement de la sémantique logique recherché par Apel? Pour tenter de répondre à cette question, revenons à la proposition initiale du *Tractatus* : «Le monde est tout ce qui arrive »⁴.

Dans sa contribution au 21st World Congress of Philosophy – se tenant à Istanbul, Turquie en août 2003 –, Tomonobu Imamichi sous le titre *Eco-ethica*, procéda entre autres au réexamen des premières propositions du *Tractatus* concernant l'«essence» du monde.⁵ Ces propositions, remarque-t-il, sont de fait très énigmatiques. Ce qui ne l'empêche pourtant pas d'adopter une formulation étroitement calquée sur la proposition 1 comme titre de la première des quatre sections de son analyse: « Le monde éco-éthique en tant que tout ce qui arrive ».

Ce qui retient avant tout l'attention d'Imamichi, c'est la corrélation proposée par Wittgenstein entre structure du monde et structure du langage. Cette corrélation est

¹ *Ibid.*, pp. 88 et 52, (T 5.641; T 4.1121).

² *Ibid.*, p. 87, (T 5.631).

³ *Ibid.*, p. 87, (T 5.632).

⁴ *Ibid.*, p. 29. (T 1).

⁵ T. Imamichi, « Seminar on Eco-Ethica an Ethical Perspective », conférence donnée dans le cadre du 21st World Congress of Philosophy : *Philosophy Facing World Problems*, Istanbul, Turquie, Août 2003.

illustrée par le Monde contenant : faits, états de chose et objets et le Langage contenant : des propositions, proposition élémentaire et des noms.

Une lecture de cette corrélation fait passer du plus simple au plus complexe et permet de comprendre que le monde dont parle le *Tractatus* n'est ni un agrégat d'êtres et de choses, mais bien, au sens de la proposition 1.1, « l'ensemble des faits »¹. Cela permet aussi de comprendre que les objets n'ont d'existence qu'en tant qu'éléments constitutifs des états de choses qui, à leur tour, forment le domaine de ce qui est réputé exister. Dans un tel monde, soutient Imamichi, l'invention ou la création éthique exige plus et autre chose que des faits nouveaux ou des états de choses nouveaux; elle exige d'abord et avant tout la possibilité de nouveaux objets, et aussi la possibilité de nouvelles propositions, c'est-à-dire d'énonciations fictives qui, dans leur manière de ne rien dire, montrent pourtant quelque chose.

Imamichi semble manquer la cible dans la mesure où le *Tractatus* lui-même fournit au moins une expression susceptible de remplir cette condition établie par lui concernant les énonciations fictives qu'il a en vue : l'expression « ce qui arrive » qui, hormis une simple mention dans un titre, ne retient aucunement son attention. Si cette expression, de par son indétermination même, ne « dit » rien, elle pourrait avoir en revanche beaucoup à « montrer », bien que cela ne soit pas dit ici au sens de la coupure radicale entre dire et montrer, centrale dans le *Tractatus*. Cette coupure, Imamichi ne la respecte pas lorsqu'il laisse entendre que des propositions ou des énonciations pourraient montrer quelque chose. En effet, le *Tractatus* dénie au langage toute compétence déictique que ce soit et assigne à la philosophie, comme but premier et objectif unique, de clarifier les pensées et les propositions², d'enrayer les méprises du langage.

5- Définition et transfert

Si l'expression « ce qui arrive » ne dit rien et montre encore moins quoi que ce soit, quelle est donc sa fonction dans la « définition » du monde proposée en la proposition 1? Dit autrement: si les définitions sont des « règles de transfert d'une langue dans une autre »³, de quel côté nous porte la définition en la proposition 1, et notamment l'expression « ce qui arrive »?

Répondre à cette question, c'est interroger la place que cette expression occupe en la proposition 1. Compte tenu de la corrélation entre monde et langage dans le *Tractatus*, cette place est incontestablement celle du référent. Mais cela ne veut encore nullement dire que l'expression nous transporterait du côté du référent, conformément à une visée qui serait de l'ordre de la sémantique au sens proposé en 1938 par Charles W. Morris : le rapport entre le langage et la réalité extralinguistique. Loin de tourner toute l'attention vers le référent lui-même, l'expression « ce qui arrive » la concentre pour ainsi dire sur la place occupée dans le langage par le référent. Cette place, l'expression a pour fonction de l'occuper en la saturant.

Par là, la réalité extralinguistique n'est pas niée. Même si elle n'apparaît pas dans la proposition en tant que tel ou tel référent, c'est-à-dire dans son « Comment »⁴, elle est incluse pourtant dans l'indétermination même de « ce qui arrive ». Cette « inclusion » est en même temps son « élision » du langage. Annonce que tout ce qui va suivre la proposition 1, c'est-à-dire en fait tout le *Tractatus*, déborde le cadre de la sémantique vers

¹ Wittgenstein, *op. cit.*, p. 29, (T 1.11).

² *Ibid.*, p. 52, (T 4.112).

³ *Ibid.*, p. 44, (T 3.343).

⁴ *Ibid.*, p. 84, (T 5.552).

un en deçà qui, à mesure qu'il se creuse par l'exploration des méandres du langage dans tout ce « comment » qu'est le monde, ouvre la possible éventualité d'un événementiel de facticité qui ne se confond plus avec la factualité des manières d'être.

C'est cela que vise le *Tractatus* et qui lui donne, en même temps que le mot qu'il emploie lui-même pour le désigner, l'allure d'une « mystique »¹. Cette mystique n'est pas tant une mystique du « silence »² qu'un déictique³ pur d'où tout le langage est exclu.

Dans cette perspective, l'énigme du monde, en quoi consiste-t-elle? En ceci que *dans* le monde il n'y a ni « valeur »⁴, ni « sujet »⁵, ni « sens »⁶, ni « bon » ni « beau »⁷, ni « bien » ni « mal »⁸, rien de « plus élevé »⁹ ni « Dieu »¹⁰. Comme Thomas Rentsch l'a bien montré dans son importante étude *Heidegger et Wittgenstein. Analyses existentielles et linguistiques des fondements de l'anthropologie philosophique*, l'énigme du monde ainsi comprise se rapproche des positions adoptées en 1927, donc six ans plus tard, par Martin Heidegger (1889-1976) dans *Sein und Zeit* eu égard aux formes transcendantes de vie.¹¹

Les divers contextes particuliers dans lesquels se retrouve l'expression « ce qui arrive » dans le *Tractatus*, indiquent la polyvalence linguistique de cette expression. Cela n'est pas sans rappeler la souplesse de sens et d'emploi des mots «*res*» ou «*pragma*» en philosophie, en théologie, ou encore en droit. Dans *L'inestimable objet de la transmission*, le juriste et psychanalyste Pierre Legendre observe à propos que la «*res*» romaine est :

Une invention très efficiente du droit romain, pour manoeuvrer l'équivoque en faisant jouer les rapports entre classifications impliquées dans son propre système de légalité. Ainsi, *res publica* (la chose publique, que nous nommons, par engrenages successifs, l'État), *res nullius* (la chose n'appartenant à personne, le bien sans maître), *res sancta* (la chose sainte, référée au droit divin, telle que les murs d'une ville ou les bornes d'un champ), *res judicata* (la chose jugée, c'est-à-dire la sentence définitive d'un procès) sont des catégories très éloignées les unes des autres. Entre elles, la *res* fait lien et renvoie à la logique de l'ensemble, au fonctionnement des interprétations, à la science des avocats et des professeurs, à tout l'implicite, de caractère politique notamment, qui soutient le système. Autrement dit, *res* est un tenant-lieu de tout ce qui pourrait être notifié en la circonstance. J'indiquerai encore: *res* est une façon tautologique de parler et, s'il faut néanmoins proposer de ce terme une traduction plausible, j'en appellerai à la périphrase grecque définissant parfois *pragma*, l'un des équivalents possible de *res*, *tò perì ou ò logos, ce dont on parle*. Par ce petit détour, nous

¹ *Ibid.*, p. 105, (T 6.44).

² *Ibid.*, p. 107, (T 7).

³ Les déictiques sont des termes (pronoms personnels ou démonstratifs, adverbes de lieu ou de temps, déterminants ou pronoms possessifs) qui ne prennent leur sens que dans le cadre de la situation d'énonciation. Les déictiques désignent les partenaires de la communication : locuteur et allocutaire.

⁴ *Ibid.*, p. 103, (T 6.41).

⁵ *Ibid.*, p. 87, (T 5.631).

⁶ *Ibid.*, p. 103, (T 6.41).

⁷ *Ibid.*, p. 103, (T 6.421).

⁸ *Ibid.*, p. 104, (T 6.43).

⁹ *Ibid.*, (T 6.432).

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ T. Rentsch, *Heidegger und Wittgenstein. Existential – und Sprachanalysen zu den Grundlagen philosophischer Anthropologie*, Stuttgart, Klett-Cotta, 2003, 510 p. Des travaux comme celui de Rentsch remettent sérieusement en question l'opposition à vrai dire commode, en tout cas postulée et parfois soigneusement entretenue, entre philosophie (anglo-saxonne) du langage et herméneutique (continentale) postromantique, dont le représentant majeur demeure Heidegger. Un de ceux qui, depuis près de trente ans, ont contribué le plus à ébranler cette opposition est Karl-Otto Apel a été l'instigateur et il demeure le principal représentant du «pragmatisme transcendantal». Voir K.-O. Apel, *L'éthique de la discussion*, Paris, Cerf, 1994 spécialement les pp. 33-100.

apercevons le statut sémantique de notre terme *objet* référé au latin *res*: à ses divers niveaux d'emploi, l'objet n'est rien d'autre que *ce qui arrive*. Reprenons *res publica*; la traduction la plus exacte donne ceci: ce qui arrive, lorsque la question du *publicum*, de ce qui est public est posée.¹

Dans cette perspective, et en parfaite conformité avec l'étroite corrélation entre monde et langage dans le *Tractatus*, il convient d'entendre la «définition» formulée en la proposition 1 de la manière suivante: Le monde est tout ce qui arrive ... quand on parle.

Ce lien au langage, en même temps que le caractère énigmatique de l'expression « *Le monde est tout ce qui arrive* », est malheureusement perdu quand, pour des raisons d'élégance de style sans doute, on choisit de traduire cette expression par: «tout ce qui arrive» (« le monde est tout ce qui arrive »). Dans le flou d'une événementialité aussi incertaine se perd tranquillement toute la portée stratégique de l'expression et son importance pour des investigations qui, comme dans le *Tractatus*, tentent des incursions du côté de la pragmatique sans dénier pour autant le rapport au sens du langage.

¹ P. Legendre, *L'inestimable objet de la transmission. Étude sur le principe généalogique en Occident*, Paris, Fayard, 1985, p. 25.